

Préface

Qui aurait pu prévoir que François-Patrice, le roi des nuits pailletées et bouillonnantes des années 60, entre Paris et Saint-Tropez, m'aurait un jour demandé d'écrire une préface pour le livre qu'il a consacré à son adorable labrador Iggy ?

Quel bonheur pour moi de renouer cette amitié avec celui qui partagea mes années folles, et qui aujourd'hui partage mon amour pour les chiens.

Iggy, labrador surdoué, a « écrit » ce livre avec humour et amour, jalousie et lucidité. Il sait qu'il fait partie des privilégiés ayant un maître fidèle à son chien ; qu'importe si cette fidélité n'est pas la même pour toutes les jolies créatures qui le rendent quelquefois jaloux...

Iggy sait bien qu'il n'ira jamais grossir la cohorte des chiens abandonnés qui remplissent les fourrières de France au moment des vacances, redoutant l'arrivée du vétérinaire qui leur fera la piqûre d'euthanasie fatale afin de laisser la place aux nouveaux arrivants.

Iggy, comme tous les labradors, est capable d'une complicité étonnante avec celui dont il partage la vie. C'est pour ça qu'on les choisit comme chiens d'aveugles ou chiens de handicapés, ou même chiens d'avalanche...

Si Iggy a un destin exceptionnel, il ne faut pas oublier tous ses petits compagnons, ces laissés-pour-compte qui croupissent dans les refuges en attente d'un maître, tous ces yeux implorants, ces pattes tendues au travers des barreaux, ces gémissements, ces détresses, ces appels au secours que peu savent entendre !

Iggy qui a du cœur, vous demande de ne pas les oublier.

Mais Iggy en a marre de tout mon bla-bla-bla !

Il a hâte que vous lisiez ses aventures, il est impatient de vous raconter sa vie de chien heureux grâce à son merveilleux et charmant maître : François-Patrice.

Que la fête commence !

Brigitte Bardot

Avant-propos

Quand on a une vie aussi chargée que la mienne, il me semble essentiel d'entretenir sa forme. Certains se détendent en fumant une cigarette. D'autres se nettoient l'esprit à grands jets de whisky. Très peu pour moi. Je suis un modèle de santé.

Mon secret ?

Des footings réguliers au Bois de Boulogne, mon havre.

J'y peaufine depuis des années mes performances. Personne ne peut rivaliser avec mon endurance. Cent mètres, slalom entre les arbres, j'ai réinventé les jeux olympiques à moi tout seul. Aucune faiblesse. Mis à part les jolies femmes qui, parfois, peuvent me détourner de mes activités sportives. Hier, une magnifique créature m'a accidentellement frôlé sans même me remarquer.

Quel affront !

Un athlète tel que moi peut-il admettre cela ?

Au pas de course, j'ai rattrapé l'insolente.

Elle eut droit au grand jeu.

Ventre à terre et bave aux lèvres, je me suis roulé à ses pieds sans me soucier de la boue qui m'engluait. Charmée, elle m'a concédé de divins baisers. Ma queue frétillait comme jamais. Ma condition canine ne me permet pas d'exprimer ma joie autrement. Je tiens à préciser que je suis un chien, sinon vous m'auriez certainement pris pour un vieux satyre.

Qui a dit prétentieux ?

Je n'y peux rien si j'ai du succès auprès des femmes...

Au-delà de mon pedigree avantageux, je brille surtout par les relations simples que j'entretiens avec elles. Un chien a peu d'efforts à fournir pour séduire ces dames. Un petit numéro, dont moi et mes congénères avons le secret, suffit. Le tour est joué. Elles sont emballées. Parfois, cela demande plus d'investissement. Il n'est pas rare de devoir leur rapporter la balle ou le

morceau de bâton qu'elles vous lancent. La phase « drague » en quelque sorte. Un chien a moins de travail qu'un homme pour faire briller leurs yeux.

Qui a dit cabot ?

Mauvais jeu de mots.

Si vous connaissiez mon maître, vous apprendriez qu'il existe plus cabot que moi. Lui ! Il regarde attentivement mon petit manège depuis tout à l'heure. Ça me fait rire – intérieurement –, les chiens ne peuvent pas rire. Mais ce n'est pas pour autant qu'ils s'en privent. Les gens ont une image trop réductrice des chiens. Souvent, j'entends dire de la part des humains : « Il ne lui manque que la parole ». Peut-être. Moi, ça ne m'empêche pas d'avoir la langue bien pendue.

Depuis que je vis avec mon maître et ami, François-Patrice, j'ai appris à écrire. Parfaitement. Bien sûr, il ne connaît pas mon petit secret. Je ne me contente pas d'observer son monde avec mes yeux de biche ou d'aigle selon mon humeur... ou la sienne. J'ai aussi raconté sa vie, notre histoire. Notre existence à deux, liés pour le meilleur et pour le pire, rythmée par mes aboiements.

Qui a dit présomptueux ?

Lisez. Vous serez surpris.

Parole de chien !

Derrière les barreaux d'une cage...

La vie d'un chien se rapproche de celle d'un politicien.

Le chenil m'a permis de débiter une carrière de « leader ».

Je haranguais la foule depuis ma cage exposée dans une vitrine des bords de Seine. Chaque personne qui scrutait cette devanture pouvait devenir un de mes électeurs – de cœur, bien entendu. Je menais ma campagne tambour-battant. Je n'hésitais jamais à m'imposer face aux autres chiots, en jappant vivement. Comme ces messieurs de l'Assemblée Nationale ! Je redoublais d'ardeur à l'heure de la gamelle. Aucune compromission avec les autres dans ce domaine. Il fallait ruser pour arracher sa part de bouffe : un de mes plus grands combats idéologiques.

Mais le soir, au terme de ces meetings endiablés, les rivalités tombaient en même temps que nos paupières. Et avant de reprendre les hostilités, nous faisons tous alliance, endormis fraternellement les uns contre les autres. Mais j'avais du mal à dormir. Je réfléchissais trop. Ces barreaux dressés autour de moi n'étaient pas dignes d'un Q.G. de campagne. Et moi, je n'étais qu'un chien, après tout. J'eus soudain envie d'abandonner la politique. Le sommeil m'empêcha de terminer mon raisonnement.

Le lendemain de ma crise existentielle, la victoire sonna avec mon réveil. Élu à la majorité absolue. Par trois charmantes dames : Katia et ses deux filles. J'ai quitté ma cage, dans les bras de mes trois nouvelles maîtresses, laissant derrière moi une bande de candidats dépités par mon bonheur. Mes nouvelles amies prenaient bien soin de moi. Je vivais à présent dans un appartement luxueux, en rapport avec ma condition.

Je devins rapidement le maître de la maison.

Choyé, adulé.

Ma langue se desséchait tant je m'éparpillais en léchouilles affectueuses sur ces femmes. Leurs joues avaient un goût de liberté. Seule ombre au tableau, une grosse chatte blanche et noire qui me regardait d'un œil méfiant. Elle sentait que les lieux ne lui appartenaient plus. Ma jeunesse insouciante ne lui prêtait pas attention. Cependant sous mes airs patauds, j'étudiais cet animal de près. La peur d'une trahison, sans doute. Mais on m'admirait tellement au sein de ce petit univers ! Mes craintes s'envolaient par les fenêtres qui donnaient sur une rue, une artère célèbre où je me régalais en chipant des gâteries sur les stands du marché.

Luxe, calme et volupté.

Le paradis idéal.

Une rencontre me démontra par la suite qu'il s'agissait d'une douce utopie.

2

Mes premières habitudes

Deux, trois jours, je ne sais pas exactement, c'est évident, mais ce que je peux dire : des moments de rêve... J'étais le roi de la maison, je le sentais bien. Bien sûr, il y avait la présence de cet animal (on dit ça comme ça, je crois) que je découvrais pour la première fois : un chat, ou plutôt, paraît-il, une chatte, Myrtille. Un nom drôle, ne trouvez-vous pas, pour une chatte ? D'abord, elle m'observait de loin, d'autant plus loin que je m'approchais d'elle, curieux, sans méfiance.

Moi, je voulais faire connaissance, jouer ; elle, pas du tout. Elle m'a fait une espèce de gros dos, ses yeux verts fixés sur moi sans indulgence, assis sur son train arrière, et lorsque je fus tout près d'elle, sans méfiance, mais prudent tout de même, elle sauta brusquement sur une table. Une fois installée sur son perchoir, elle continuait à me fixer. Je levai les yeux, un peu décontenancé par cette attitude qui contrastait avec l'accueil si chaleureux de mes trois amies qui se précipitaient sur moi, des sourires encourageants au bord des lèvres, sans doute pour m'éloigner de leur copine Myrtille. Après un coup d'œil presque triste vers celle-ci, je me laissai prendre avec plaisir dans des bras plus hospitaliers.

En moi-même, je me jurai de faire copain-copine avec cette drôle de race qui s'appelle un chat. Je ne voulais pas, par une attitude hostile, gâcher mon plaisir et celui de mes amies, d'autant plus que je sentais bien que cette Myrtille semblait chez elle... alors prudence.

Et ces premières nuits furent un délice, allongé sur le grand lit de la maîtresse de maison qui m'avait accepté (!) près d'elle en me câlinant. Oubliées mes nuits de galère dans ma cage avec des barreaux et à la paille pas très douillette. Oubliées mes nuits du quai de la Mégisserie avec mes anciens copains. Oubliés eux

aussi ! Les bébés autant que les jeunes enfants sont déjà égocentriques, moi aussi.

Le lendemain matin, j'ai retrouvé Myrtille à la cuisine, enfin, pour être exact, nous nous sommes croisés, l'un et l'autre, surtout préoccupés d'avaloir notre petit-déjeuner, chacun dans notre coin. On prend vite ses repères. Puis, elle s'est approchée à pas de loup – non plutôt à pas de chat – vers mon assiette. Je la laissai faire sans broncher ; de toute façon, il n'y avait plus rien à manger. Mais je pensais que c'était une démarche sournoisement intelligente pour faire mieux connaissance. Un bon moment, elle me renifla, me regarda, s'avança un peu plus, prête à me toucher. Je ne bougeais pas, tout de même sur mes gardes, mais content de cette cohabitation qui annonçait un bon voisinage ; non pas que je pensais à une nouvelle amitié, mais seulement m'amuser avec une nouvelle copine. Je quittai donc la cuisine, détaché, tranquille, laissant Myrtille lécher de sa langue râpeuse (oh, j'aime pas ça) les miettes de mon assiette.

Ce matin de liberté, j'ai pu à loisir regarder attentivement cette belle grande pièce où – je le crus alors – j'allais passer des jours heureux. Il y avait des coins et des recoins qui me convenaient déjà, il y avait des divans, des fauteuils, des chaises, il y avait des fleurs, des plantes et cette moquette qui plaisait bien à mes pattes ; aussi, je me baladais et reniflais partout, cherchant la place que j'allais préférer. Je lorgnais vers le divan tandis qu'un va-et-vient incessant tournait autour de moi, un ballet animé par chacune de mes maîtresses, l'une déboulant du petit escalier qui se trouvait dans un coin de la pièce, en tee-shirt, l'autre sortant de la douche, à côté de la cuisine, en robe de chambre, la troisième, la plus grande, habillée comme pour sortir. Ça se parlait, ça riait, ça chantait, ça m'embrassait et me caressait en passant.

C'était gai, c'était tendre ; bref, c'était le paradis !

Un soleil d'hiver inondait la pièce à travers les petits carreaux des quatre cinq fenêtres que je devinais, car elles étaient haut placées sur le mur un peu arrondi de la grande pièce. On devait être au dernier étage de l'immeuble, vu le nombre de ces sacrés escaliers que je n'avais pas su monter.

Au bout de la pièce, il y avait un petit arbre, avec de larges branches, à l'intérieur d'une sorte de caisse posée sur la moquette. Je n'avais pas encore l'habitude de la campagne, et j'ai appris plus tard que c'était un sapin, habillé de petites et grosses boules, scintillant de toutes les couleurs. Cet arbre se trouvait près d'une cheminée – c'est vrai, j'ai oublié de vous raconter qu'il y avait aussi une cheminée –, mais pour moi, une cheminée...

Tout ceci signifiait que Noël approchait.

Bien sûr, à ce moment-là, ça ne me disait rien « Noël », mais plus tard, j'aimerai beaucoup cette fête, avec des cadeaux, des gâteaux, des friandises (ah, les chocolats que l'on m'offrait ou que je volais), des embrassades, des câlins pour moi.

La nuit où tout le monde semble s'aimer pour la vie.

J'en étais là dans mes découvertes lorsque ma grande maîtresse s'approche de moi pour me mettre au cou ce fameux collier qui m'embarrassait, mais je me laissais faire. À chacun ses manies, et j'étais disposé à ne contrarier personne, mon caractère n'étant pas encore très affirmé ; et puis, philosophe, je me disais « tout nouveau, tout beau ». Par contre, la laisse – déjà – je ne la supportais pas, sans doute une hérédité venant de mes parents qui, je le supposais, dans leur région du Nord, ne devaient pas être soumis à ce genre de supplice... Ils couraient sûrement dans la campagne en toute liberté, mais après quelques coups de tête de droite et de gauche, en avant, en arrière, je finis par céder, d'autant plus que je sentais une certaine autorité à vouloir m'imposer ce ridicule « cordon » qu'elle attachait à mon collier.

J'ai donc fait semblant d'accepter ce système stupide.

Cependant, lorsque je me suis trouvé devant l'escalier que l'on m'invitait à descendre, alors j'ai freiné de mes quatre pattes sur le palier : pas question d'aller plus loin, c'était pire que de les monter, ces foutus escaliers. « Elle » l'a compris très vite, et m'a pris dans ses bras. Comme ça, OK ! Pas suicidaire, moi. Et je ne saurais jamais tenir une rampe d'escalier pour éviter la chute qui peut être provoquée par une marche inégale avec la suivante, par le tapis qui n'est pas bien fixé d'un étage à l'autre. C'est traître, un escalier, mais ma belle maîtresse avait sans

doute l'habitude, car elle descendait d'un pas ferme, avec moi dans ses bras.

J'admirais sa maîtrise, et je ne bronchais pas, tant j'avais peur de cette espèce de gouffre qui s'ouvrait devant nous au fur et à mesure que nous descendions non pas vers l'abîme mais la ville, ce qui me paraissait plus confortable. Ce sentiment optimiste m'aida à accepter d'essayer de faire quelques pas sur le trottoir lorsque ma grande amie me posa par terre.

Mais avec toute ma bonne volonté, ce fut bien délicat, ces premiers pas dans la grande ville. Cahin-caha, tirillé par cette maudite laisse, je m'efforçai de poser une patte devant l'autre pour avancer, car j'avais bien compris que c'était là le problème : il fallait avancer et suivre petit à petit les pas de ma maîtresse. Ce ne fut pas commode, mais enfin j'y arrivai en trébuchant de temps en temps. Je fus récompensé de cette corvée lorsque nous sommes arrivés tous les deux dans la grande rue, dont j'ai appris le nom bien plus tard, la rue Montorgueil – une large artère que je vous recommande si vous ne la connaissez pas. Elle est gaie, pleine de bruits, de gens qui vont, qui viennent, beaucoup de commerçants qui vantaient à haute voix leur marchandise. Je m'y intéressai vivement, car il me semblait que je pouvais attraper quelque nourriture pour satisfaire ma gourmandise. J'y arrivais quelquefois lorsque je n'étais pas trop tirillé par des coups de laisse pour me remettre dans le droit chemin – le droit chemin, c'est quoi ?

Il y avait aussi dans cette grande rue – la première de toutes celles que j'ai connues bien après –, des animaux, des chiens comme moi, grands, petits, bruyants, dissipés, de toutes les couleurs, et bien sûr, j'essayais de faire connaissance avec tout ce que je pouvais voir ou renifler devant ou à côté de moi.

Enfin, grande satisfaction pour mon côté cabot que j'avais déjà, j'entendais plein de compliments à mon égard : « Oh qu'il est mignon, qu'il est beau, qu'il est drôle ». Et, comme je sentais, d'après ses sourires, que ma maîtresse en était heureuse, pour ne pas dire fière, j'étais d'autant plus ravi : j'en remuais la queue avec frénésie et m'essayais à quelques aboiements timides. J'aimais déjà me faire remarquer. Mais j'observais que les gens sont parfois indiscrets : « Quel âge a-t-il ? Est-ce qu'il est sage ? C'est une fille ou un garçon ? ». Ma grande amie répondait avec le sourire, moi je me disais : « Ils sont bien curieux,